

comptait, peu de jours avant la bataille décisive, près de 100,000 hommes. Elle était divisée en deux grands corps ; le premier était confié au prince d'Orange, dont le quartier-général était à Braine-le-Comte ; il avait sous ses ordres les généraux Alten, Perponcher, Chassé et d'autres non moins fameux, qui tous ou presque tous avaient plus d'années de service qu'il n'en avait vécu ; mais son ascendant moral était tel qu'il fit oublier cette inégalité d'âge, et qu'aucun de ses subordonnés ne se plaignit d'avoir à exécuter les ordres d'un jeune homme qui, jamais jusque-là, n'avait eu le commandement d'une armée en campagne. Le second corps de Wellington était confié à Lord Hill ; son quartier-général, ainsi que celui de Wellington lui-même, était à Bruxelles. A ces forces venait se joindre l'armée prussienne sous Blücher, forte de 120,000 hommes ; son quartier-général était à Namur. Ses troupes n'étaient pas généralement bonnes ; à côté des vétérans qui avaient fait les campagnes de Napoléon et ensuite porté les armes en 1813 et 1814 pour la délivrance de leur patrie, il y avait une foule de conscrits et de jeunes volontaires chez qui l'ardeur devait remplacer l'instruction militaire. Mais de semblables inconvénients existaient aussi dans l'armée anglaise : N'y comptait-on pas jusqu'à 3 nations différentes ? des divisions anglaises et écossaises combattaient côte à côte avec des Hollandais et des Belges, des Brunswickois, des Hannovriens et des Nassoviens.

L'armée française était de beaucoup moins forte ; à son entrée en campagne elle n'avait que 120,000 hommes, mais l'empereur comptait sur son bonheur qui ne l'avait que rarement abandonné ; il était surtout plein de confiance en son plan de campagne qui devait immobiliser une partie des forces ennemies : tomber sur l'armée prussienne avec toutes ses forces, couper ses communications, la séparer de l'armée anglaise, rejeter Wellington vers la mer et Blücher au-delà du Rhin, soulever les provinces du Bas-Rhin et les Belges qui avaient combattu si souvent sous ses aigles victorieuses, voilà ce que Napoléon se promettait de faire sans trop d'efforts avant l'arrivée de l'armée russe qui s'avancait à marches forcées au secours de Wellington et de Blücher. Mais il oubliait que ce plan de campagne qui lui avait réussi tant de fois, ne pouvait que difficilement réussir avec des adversaires tels que Wellington et Blücher, formés à sa propre école par les guerres continuelles de la dernière dizaine d'années ; enfin, ce n'étaient plus là, en dépit de sa proclamation d'Avesnes, les mêmes hommes et les mêmes généraux qui avaient plié autrefois sous ses armes.

#### Journée du 16 juin. Bataille de Quatre-Bras.

Le 12 juin Napoléon part de Paris ; le 14 il adresse, à Avesnes, à son armée une de ces proclamations, comme lui seul savait en faire ; le 16 il attaque Blücher qui n'avait pas encore réuni toutes ses forces, le bat à Ligny, et lui fait éprouver des pertes sérieuses ; mais il s'exagère à lui-même l'importance de sa victoire, s'il dit bien haut qu'il s'est débarrassé des Prussiens pour longtemps.

Le même jour, son maréchal Ney attaque la position anglaise de Quatre-Bras, après avoir refoulé la veille jusque-là une partie de la division hollandaise de Perponcher, commandée par le prince de Saxe-Weimar. Ce lieu qui bientôt devait s'illustrer par la défense la plus opiniâtre, avait pris son nom du poteau indicateur à quatre bras qui s'y trouvait à l'intersection des deux grandes chaussées de Namur à Nivelles et de Charleroy à Bruxelles et qui avait donné son nom aussi à une ferme construite en cet endroit. La position de Quatre-Bras était de la plus haute importance stra-